

# LE CRIME DE LACENAIRE

### L'assassinat des garçons de recettes

Le récent assassinat d'un garçon de banque appelle l'attention sur les risques que courent constamment, dans l'exercice de leur profession, ces modestes employés des maisons de crédit. Certains jours de grosses échéances, ils se trouvent avoir quelque fois, à la fin de leur tournée une véritable fortune dans leur sacochette et dans leur portefeuille. S'ils sont garantis par leur probité professionnelle contre toute tentation personnelle, ils le sont moins, malheureusement, contre les convoitises des coquins, convoitises qui, pour se satisfaire, vont parfois jusqu'au crime.

C'est ainsi que, de temps à autre ce même fait tragique se reproduit, et qu'un garçon de recettes, attiré dans un guet-apens, tombe sous les coups d'un assassin. Ce genre de forfait n'est pas nouveau. C'est Lacenaire, le sinistre héros d'un procès célèbre dans les annales criminelles, qui lui a donné le premier et en fut, pour ainsi dire, l'inventeur.

Lacenaire était le fils d'un négociant de Lyon qui, après avoir fait une belle fortune dans le commerce des fers, avait tout perdu par suite de mauvaises spéculations. Le jeune homme, qui avait reçu une excellente éducation, s'éleva d'abord dans diverses professions. Successivement, il fut employé dans une maison de soieries, puis dans une étude d'avoué, puis chez un notaire, enfin, dans une maison de banque. Mais il manquait du courage nécessaire pour se créer une situation par le travail. Dégoûté, il s'engagea.

La guerre de Morée éclata. Lacenaire y fut expédié. Il revint en France en 1829, et regagna Lyon. Sa famille dispersée par la mauvaise fortune, n'y était plus. Lacenaire, à vingt-neuf ans, se trouvait seul, sans ressources. Il alla trouver un ancien ami de son père qui lui dit : — Pourquoi n'êtes-vous pas resté au service ? — C'est, répondit-il, parce que je ne sais pas obéir.

Il ne voulait pas travailler, il ne savait pas obéir. Que lui restait-il à faire ? ... Il vola. Condamné à un an de prison, il recommença à voler dès qu'il eut purgé sa peine, et se fit condamner de nouveau sous un autre nom. Lacenaire changeait d'état civil avec une singulière facilité : en quelques mois, il ne prit pas moins de vingt-deux noms différents.

Cependant, le gredin avait encore un autre idéal que d'acquiescer à la fortune par des moyens malhonnêtes ; il se piquait de quelques talents et prétendait à la renommée littéraire. Dès sa jeunesse il avait montré du goût pour la poésie et rimé quelques pièces assez bien venues. Pendant sa première détention, il avait pris des notes sur la vie et les mœurs des prisons. A peine sorti de La Force où il avait subi sa peine, il courut porter son manuscrit dans un journal. On lui offrit cinq francs par article.

— Cinq francs par article à raison d'un article par semaine, se dit Lacenaire, cela fait vingt francs par mois. Décidément l'escroquerie rapporte plus.

que lui, et qui accepta de l'aider dans l'exécution de son plan. Ce plan était fort simple. Il consistait à attirer, au moyen de traites supposées, un garçon de caisse dans un logement loué à cet effet, à le tuer et à lui prendre son sac.

A leur sortie de prison, les deux misérables s'occupèrent de la réalisation. Cependant, il leur fallait une première mise de fonds, et les deux gredins n'avaient pas le sou. Lacenaire fit un faux, et sur les rentrées, loua une chambre rue de la Chanvrerie, no 14. Un effet de 1.500 francs, payable à cette adresse, fut créé sous le nom de Bonnier, et les associés attendirent le garçon de recette. Un encaisseur de la banque Pillet Will s'y présenta en effet à la date fixée. Mais il était en retard, la nuit tombait ; il ne put lire distinctement le nom et demanda au concierge s'il y avait dans la maison un sieur Bluet ou Boulet.

— Non, répondit le concierge. Et l'encaisseur s'en alla. Le coup était raté. Il rata encore la seconde fois, par suite d'une autre circonstance. Le logement loué par Lacenaire consistait en une mansarde située au cinquième étage. Le bandit s'était présenté comme un professeur logeant avec ses amis, et n'ayant besoin à Paris que d'un pied-à-terre. Il avait payé d'avance, mais les meubles n'arrivaient pas.

Cela avait éveillé les soupçons du concierge. Aussi quand l'encaisseur — un garçon de la banque Rougemont et Lowemberg — arriva pour toucher un effet de 1.000 francs chez ces locataires suspects, le concierge l'arrêta-il au bas de l'escalier.

— Vous n'allez pas, lui dit-il, monter tout seul chez ces gens qui sont ici tout nouvellement et qui n'ont pas seulement de quoi coucher... Attendez donc que je vais avec vous.

Et il l'accompagna le garçon de caisse. Surpris par cette apparition inattendue, les gredins balbutièrent, s'excusèrent de ne pas être en mesure de payer. Et l'encaisseur s'en fut comme il était venu. Il s'était échappé belle. Sans la sagacité du concierge, il eût laissé entre les mains des assassins sa peau et les 900 francs qu'il portait dans sa sacoche et dans son portefeuille.

Ces deux échecs ne découragèrent pas Lacenaire. Il fallait, afin d'inspirer confiance aux concierges et aux encaisseurs, louer un logis de bonne apparence et le meubler convenablement. Pour cela, un peu d'argent était nécessaire. Lacenaire se procura cet argent en assassinant une vieille femme dans le passage du Cheval-Rouge, rue Saint-Martin. Puis, en compagnie d'un nouveau complice, un certain François, avec lequel Bâton l'avait mis en relations, il s'en fut rue Montorgueil, 66, louer, sous le nom de Mathossier, un petit logement au quatrième étage.

Cette fois, le brigand avait pris ses précautions : la maison n'avait pas de concierge. Les deux complices s'y installèrent le 17 décembre. Ils avaient payé un terme d'avance et s'étaient annoncés comme étudiants en droit.

Le 31, l'encaisseur Gényev, de la banque Mallet et Cie, rue du Faubourg-Poissonnière, se présenta pour toucher un effet de 875 fr. 90 tiré par la maison Picard et Delohe de Lyon sur le sieur Mahossier.

Lacenaire avait pris soin d'inscrire à la craie ce nom sur la porte. Le garçon frappa. François alla ouvrir et le conduisit dans la pièce du fond. Là, tandis que Gényev tirait le papier de son portefeuille, il se sentit soudain frappé par derrière comme d'un coup de poing. C'était Lacenaire qui lui portait dans l'épaule un coup de tiers-point si violent que l'arme pénétra jusque dans la poitrine.

En même temps, François cherchait à saisir le cou de la victime pour l'empêcher de crier. Mais Gényev était un solide gaillard dans toute la force de la jeunesse — il avait à peine dix-huit ans. Il se dégagea et se mit à crier de toutes ses forces : « A voleur... A l'assassin !... »

Les deux misérables prirent peur. François se sauva le premier. Lacenaire le suivit. Le garçon de recettes qui instinctivement avait roulé autour de son bras sa sacoche, se mit à leur poursuite. Mais la douleur l'arrêta, et il tomba dans l'escalier, entre les bras des locataires accourus à ses cris.

Il survécut d'ailleurs à sa blessure grâce à la vigueur de sa constitution, et bien que l'arme eût atteint le poumon, il fut rapidement guéri.

Une fois de plus, le coup de Lacenaire avait échoué. Peut-être le gredin eût-il fait une quatrième tentative. Mais il n'en eut pas le temps. Peu après, sur la dénonciation d'un nommé Avril, qui avait été son complice dans l'assassinat de la vieille femme du passage du Cheval-Rouge, le bandit était arrêté.

Condamné à mort, il passa ses derniers jours dans sa cellule à faire des vers et à écrire ses mémoires. Le bourreau arriva le 9

janvier 1836 à l'aube interrompre ce beau travail. Et Lacenaire crâna devant lui. — C'est dommage que vous veniez si tôt, lui dit-il. Et il ajouta : — M. Hugo a fait un beau travail : le « Dernier jour d'un condamné ». Eh bien, je suis sûr que si vous m'en laissez le temps, je l'enfoncerai.

Malgré ce triple échec, Lacenaire eut depuis lors plus d'un imitateur. Son crime, le crime qu'il avait imaginé et perpétré à trois reprises, tenta d'autres assassins. Et, le malheur, c'est qu'il arriva à ceux-ci de réussir où leur prédécesseur avait échoué.

Il me suffira de rappeler à ce propos l'affaire Carrara qui n'est pas encore assez loin de nous pour qu'on en ait oublié les détails. Carrara était ce champignonniste du Kremlin-Bicêtre qui, de complicité avec sa femme, assassina, le 30 novembre 1897, un garçon de recettes auxiliaire du Comptoir d'Escompte venu chez lui pour encaisser le montant d'une traite.

Après avoir assommé sa victime à l'aide d'une barre de fer, Carrara l'incinéra. On ne retrouva que quelques ferrures de la sacoche. Le corps avait été complètement dévoré par le feu. Condamné à mort, Carrara n'eut pas l'énergie de Lacenaire devant la guillotine. Il fallut l'y porter et le couteau tomba.

Sa femme, qui avait été l'instigatrice du crime et l'y avait poussé, fut enfermée à la prison centrale de Clermont. Je me rappelle l'y avoir aperçue lors d'une visite que j'y fis il y a quelques années. C'était une belle comtesse blonde, bien en chair, avec des yeux bleus calmes, un type de pure Française. — Elle est travaillée, polie avec les sœurs et avec ses codétenues, me disait le directeur, et son calme habituel, son inaltérable placidité indiquent assez qu'elle ne souffre pas des tourments du remords.

Il est pourtant un moyen de protéger les garçons de recettes contre les entreprises des assassins, et ce moyen, un exemple que je citais plus haut en a montré jadis l'efficacité. La seconde tentative faite par Lacenaire échoua parce que le concierge de la maison avait accompagné l'encaisseur chez ses locataires. Ceux-ci eussent assassiné un homme.

# Quelques Anecdotes Caractéristiques SUR TOLSTOI.

Il y avait tant de déraison mêlée à des vues d'une intelligence supérieure, depuis longtemps, dans les œuvres de Tolstoï, que personne n'aurait été étonné de l'excentricité par laquelle il a paru vouloir terminer sa longue vie.

Et même sa détermination à s'exiler du monde, pour vivre dans les œuvres de Tolstoï, que personne n'aurait été étonné de l'excentricité par laquelle il a paru vouloir terminer sa longue vie.

Les idées du comte Tolstoï, en effet, ne peuvent trouver leur pleine application que dans la vie monastique ou érémitique. Il n'en reste pas moins vrai que son abandon de sa famille et sa fuite dans la solitude, à quatre-vingt-deux ans, sont le fait d'une originalité exceptionnelle d'esprit et de caractère. Et cette originalité dont le comte Tolstoï, au cours de sa longue existence, a donné de si impressionnantes manifestations, peut être envisagée, en lui, comme une sorte d'héritage de famille.

D'après les renseignements qu'il a donnés lui-même sur ses liens, dans ses « Mémoires » les Tolstoï descendent du chevalier Indris, qui vint d'Allemagne s'établir en Russie, avec trois mille soldats, vers l'année 1353. Invité à embrasser la religion orthodoxe, le chevalier Indris, au baptême selon ce rite, reçut le nom de Léonti. Il devint le chef d'une noblesse de Tchernigof.

Ce fut l'arrière-petit-fils de ce fondateur de la famille qui lui a donné son nom, son nom qu'elle s'est illustrée en Russie. Il passa de Tchernigof à Moscou et reçut comme Basile l'Aveugle le surnom de Tolstoï, qui veut dire « Le Gros ».

Les Tolstoï ne furent pas toujours d'une fidélité exemplaire à leur souverain. L'un d'eux, chambellan de la Cour en 1682, fut l'un des instigateurs de la révolte des Strelitz, cette corporation militaire que Pierre-le-Grand abolit, au début de son règne. Ce Tolstoï se rallia alors au parti du nouveau Tsar. Mais Pierre-le-Grand doutait quelque peu de la sincérité de sa conversion. Au cours des repas où il aimait à réunir sa noblesse, il s'amusa parfois à décoiffer Tolstoï de sa perrique et à lui dire : — Tête, tête, si tu n'étais si intelligent, depuis longtemps tu serais séparée de ton corps.

Cependant ce Tolstoï fut dévoué à Pierre-le-Grand, jusqu'à se faire l'agent de l'arrestation de son fils Alexis, et l'un des juges qui le condamnèrent au dernier supplice. Ce service lui valut le titre de comte, en 1724. Mais Pierre II, fils d'Alexis, le fit déporter avec son fils Ivan, au couvent de Solovietski, où ils moururent, l'un et l'autre.

Le comte Léon Tolstoï, à hérité, évidemment, de tels ancêtres, le tempérament puissant et la trop forte personnalité qui lui ont rendu difficile toute adaptation aux communes disciplines de la vie moderne. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on l'a vu entrer dans ses idées, jusqu'à ne souffrir de contradiction même de ses meilleurs amis.

Il a été étroitement lié d'amitié avec Tourguénief. Ils étaient voisins de campagne, et ils s'annonçaient ensemble passionnément à l'éducation du peuple sur leurs terres, à l'époque de l'émancipation des paysans.

Chez l'un de leurs amis communs, Tourguénief se félicitait du zèle que manifestait sa fille pour le bien des paysans, en leur recommandant elle-même leurs vêtements déchirés.

— Et vous trouvez cela bien ? lui dit Tolstoï.

— Sans doute, répondit Tourguénief.

— Et moi je vous dis qu'une jeune fille bien habitée, qui tient sur ses genoux des guenilles sales et puantes, joue une scène théâtrale qui manque de sincérité.

La dispute s'envenima, au point que Tourguénief en vint à parler de soufflet à son confrère.

Cet homme, si autoritaire et si énergique, nourrissait une incroyable défiance de lui-même, jusqu'aux approches de la maturité, et une timidité ombrageuse vis-à-vis des femmes. Il se croyait laid. Dans un journal intime qu'il écrivait, avant son roman « La Guerre et la Paix », on lit cette note, que lui avait dictée la vue de son visage dans son miroir :

« Une sale tête... ne pense pas au mariage... Ta vocation est autre, et pour cela tu as reçu beaucoup. »

Cependant, il rencontra, à Moscou, un peu après Sébastopol, deux cousines de sa sœur, Lise et Sonia Andrievna. Ses récits du fameux siège, où il avait eu les héroïques témérités que l'on sait, passionnèrent les deux sœurs, surtout, subsistait profondément, mais en le dissimulant de son mieux, l'attrait de sa parole captivante.

— Tu aimas le comte ? lui dit un jour sa sœur.

— Je ne sais pas, répondit-elle. Mais, à quelques jours de là, Sonia écrivit une nouvelle, dont les personnages et l'intrigue étaient imaginés d'après son cas sentimental. Tolstoï la lut, l'admira. Mais l'extrait agréable qui y était prêt au héros de cette fiction lui fit se dire qu'évidemment il ne s'agissait pas de lui.

Du temps se passa. Les deux jeunes filles se trouvaient chez leur grand-père. Tolstoï y vint faire séjour. La table de jeu du salon venait d'être désertée par les joueurs. Tolstoï était à côté de Sonia. Il prit un morceau de craie et il écrivit, sur le drap de la table, une série de lettres majuscules, dont chacune était la première lettre des mots de la phrase suivante :

« Dans votre famille, on dit à tort que je viens ici pour votre sœur Lise. Détrompez les gens qui croient cela. »

# Alexandre Dumas CUISINIER

Le prince Lubomirski vient de faire paraître le premier volume de ses « Mémoires ».

Ce nom, que la génération actuelle a peut-être oublié ou méconnu — évoque pour celle qui l'a précédé des souvenirs d'un parisien à la fois, que les sociétés boulevardières, les clubs, de la fin du second Empire, — et bien d'autres encore — il faut certainement que le plus vif intérêt ces pages attachées qui leur retracent toute une époque.

Le lettré délicat, que ses intimes appelaient familièrement le prince « Lubo », faisait partie de cette pléiade d'écrivains et de grands seigneurs, ayant Aurélien Scholl à leur tête, et qui, pendant un quart de siècle, éblouèrent Paris autant par leur esprit que par leur existence tapageuse.

L'origine polonaise, mais resté attaché à la personne de l'empereur Nicolas, de Bismarck, qui le compta au nombre de ses « pages », livré de bonne heure à lui-même et en relations avec les principales cours de l'Europe, le prince Lubomirski eut la jeunesse la plus curieuse et la plus mouvementée.

Nous détachons de ce volume le récit de la première entrevue que l'auteur eut, à Turin, avec Alexandre Dumas, et du dîner que lui fit servir l'auteur des « Trois Mousquetaires ». — P. B.

J'avais déjà visité Turin, capitale, à cette heure, de l'Italie, et qui en avait les apparences, avec ses rues larges, tirées au cordeau, ses arcades, ses maisons sombres d'architecture classique, et dîné plus d'une fois à la Superga, quand, un matin, mon père entra en coup de vent.

— Je vais vous conduire, me dit-il, chez un ami que vous verrez avec plaisir.

— Où cela ? — Ici, à l'hôtel.

— Je connais votre ami ? — Peut-être ; il a été en Russie et vous m'en avez parlé.

— Qui cela peut-il être ? Nous avons tant causé que je ne m'en souviens plus.

— Bravo ! vous amenez un défenseur de la Pologne !

Je ne déteste rien tant que de voir disposer de ma personne sans mon consentement et, supposant mon père d'avoir, au préalable, endoctriné le général, je ripostai vivement :

— Quant à cela, mon général, il ne faut pas y compter. Sujet de sa Majesté l'Empereur de Russie, auquel j'ai volontairement prêté serment de fidélité, je n'ai pas oublié les bienfaits de son père !

— Si vous avez accepté des bienfaits ! — Empereur Nicolas m'a donné l'éducation et la fortune, mon général, à un âge où je ne pouvais résister à rien accepter.

Et, presque agressif : — Demandez plutôt à mon père ; ajoutai-je.

— Il y a un buste dans ce qu'il dit avoir trahie mon père. On comprend que l'entrevue ne fut ni longue, ni cordiale. Je ne sais si on a volé le menu du dîner écrit par Dumas avec le nom des convives (nous étions huit ou neuf), ou si j'ai perdu dans mes fréquents démenagements ; mais n'ayant pu le retrouver, je ne me souviens pas des personnages, d'importance médiocre d'ailleurs, admis, ce jour-là, à l'hôtel Peder, à la table de Dumas. Le dîner, composé de plats italiens et français, fut véritablement bon.

Au dessert, Dumas arbora un tablier pour recevoir nos félicitations chaleureuses. Nous baisâmes les mains blanches et potelées de l'Amiral ; et la conversation roula sur le séjour de Dumas à Naples, pendant la dictature de Garibaldi.

J'eus la grande satisfaction de fréquenter Alexandre Dumas père à Turin et, plus tard, en France. Je ne crois pas avoir rencontré dans la vie un meilleur homme que ce gigantesque mulâtre, dont le talent de romancier s'est élevé, à mon sens, jusqu'au génie.

Prince J. LUBOMIRSKI.

**Collectionneurs japonais**  
Les Japonais ont la rage des collections. En 1893 la mode de collectionner les lapins fit fureur à Tokio ; les espèces rares furent l'objet d'une véritable chasse ; certaines atteignaient le prix de 5.000 francs et plus, une espèce de Bourse de lapins fut fondée, où alternaient la hausse et la baisse et où des fortunes furent engouffrées. Un beau jour cette mode disparut et ce fut le tour des orchidées, un peu plus tard remplacées par les boîtes d'allumettes. Un riche commerçant japonais fit recueillir par ses correspondants d'Europe toute une collection de tasses à thé usées. Pendant quel temps la manie des orpèdes et des granouilles régna dans tout le Japon et des fortunes y passèrent.

**Navires montres**  
Sur les grands transatlantiques modernes, la tuyauterie représente un poids de plus de 1.000 tonnes ; les tubes de chaudière mis bout à bout feraient une longueur de près de 2 kilomètres et ceux de condensation plus de 40 kilomètres. Le condenseur pompe plus de 5.000 tonnes d'eau par jour et les chaudières consomment environ 300.000 mètres cubes d'air par heure.